

INDUSTRIALISATION DE L'ÉLEVAGE : QUEL BILAN HUMAIN ?

« L'élevage est un champ de rencontres et de communication entre sociétés animales et sociétés humaines où se croisent intérêts et émotions, où s'opèrent des apprentissages inédits et où se forment des identités individuelles et collectives. »

Jocelyne Porcher

« Depuis la nuit des temps, les animaux nous accompagnent, peuplent nos fresques et nos rêves, partagent notre quotidien et... remplissent nos assiettes. »¹ C'est une très vieille histoire que celle que nous vivons en commun avec les animaux. Et l'élevage fait partie intégrante de cette histoire commune. Depuis de nombreux siècles, les hommes domestiquent les animaux, et les éleveurs partagent leur quotidien avec des bêtes qu'ils nourrissent, protègent et qui sait, aiment. Pourtant, l'élevage est dans notre société de plus en plus sujet de polémiques. Son industrialisation croissante sur fond d'enjeux économiques tend à susciter les critiques d'une frange non-négligeable de la population sensible à la condition et au bien-être animal. Et les éleveurs sont aux premières loges de ces critiques. Mais comment vivent-ils cela ? Quelles sont leurs propres conceptions de l'élevage et de l'animal ? Quelles sont les conséquences de l'industrialisation sur leur métier ? A l'ACRF, nous voulons donner la parole à ces acteurs du monde rural pour tenter de répondre à ces questions et ainsi comprendre les situations vécues et les difficultés rencontrées par certains éleveurs dans la réalité du travail d'élevage, particulièrement du point de vue des liens entre l'homme et l'animal.

L'industrialisation de l'élevage ou la conception de l'animal-machine

¹ Halpern C., (2008) « Les animaux et nous. Vers de nouveaux rapports », *Sciences Humaines*, 194, p. 33.

Après Descartes², la zootechnie³, en s'imposant comme discipline scientifique depuis le milieu du 19^{ème} siècle, a contribué à imposer la conception d'un animal-machine au service de l'homme, dénué d'intelligence et réduit à l'état de chose, pour mieux servir les objectifs marchands de la société industrielle. Opposée aux savoirs et pratiques spontanés des éleveurs, la zootechnie impose sa scientificité pour faire de l'élevage une industrie qui doit répondre à des critères de performances. Cette nouvelle conception de l'élevage comme « ensemble d'activités rentables inscrites dans l'économie industrielle »⁴ s'est ainsi progressivement imposée pour gommer la conception historique de l'élevage qui avait fait des hommes et des animaux des compagnons de travail unis dans des relations de proximité et d'affection. La mécanisation du travail et la réduction des temps jugés improductifs ont contribué à diminuer les possibilités de communication et d'affection unissant bêtes et éleveurs dans le travail d'élevage et conduit à appréhender les bêtes comme une « masse indifférenciée ». On a ainsi assisté à l'apparition de systèmes industriels de production animale consistant en des exploitations aux bestiaux toujours plus nombreux, soumis au stress d'une trop grande proximité. Le cycle de vie de l'animal est réduit et celui-ci est réformé lorsqu'il n'est plus suffisamment rentable ou productif. Les finalités de l'élevage ont ainsi été réduites à la seule rationalité économique, s'appuyant sur la réification de l'animal et le déni du lien entre éleveur et animal.

Mais on assiste actuellement à une remise en cause des activités d'élevage qui n'est pas sans lien avec le projet d'industrialisation de ces dernières. Depuis Descartes, l'hypothèse de l'animal-machine a été quelque peu ébranlée. La conception de l'animal comme sujet vivant et sensible a pris place dans l'imaginaire social et fait naître une critique sur les conditions de vie et de travail stressantes des animaux dans le système d'élevage industriel ou intensif. Une critique rapidement reprise sous le compte du « bien-être animal » par les scientifiques, qui aura finalement surtout contribué à imposer des règles strictes pour permettre une adaptabilité optimale des bêtes au système plutôt qu'à insuffler un véritable changement qualitatif. Mais aussi une critique sociale réelle et largement dirigée contre des éleveurs qui se trouvent eux-mêmes souvent pris dans l'engrenage d'un système qui ne rencontre pas forcément leurs attentes.

Les représentations des éleveurs ou l'animal compagnon de travail

² René Descartes a conçu au 17^{ème} siècle la théorie de l'animal-machine selon laquelle les animaux sont des machines au premier sens du terme, c'est-à-dire sans conscience, ni pensée.

³ Ensemble des sciences et des techniques mises en œuvre dans l'élevage des animaux pour l'obtention de produits ou de services à destination de l'homme.

⁴ Porcher J., (2002) « L'esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? Eléments pour une réflexion sur la place des animaux d'élevage dans le lien social », *Revue du Mauss*, 20, p. 245. URL :

http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RDM_020_0245&DocId=91236&Index=%2Fcairn2Idx%2Fcairn&TypeID=226&HitCount=4&hits=297b+2979+7+5+0&fileext=html#hit1

Car si les éleveurs se voient reprocher cette mécanisation animale, plusieurs travaux et les témoignages recueillis à l'ACRF ont permis de constater que ce système de production animale n'est pas toujours en accord avec leurs propres représentations du métier et des bêtes qu'ils côtoient. De nombreux éleveurs veulent d'abord vivre avec les animaux et « certaines représentations relatives au statut de l'animal, à la relation aux animaux et au sens du métier d'éleveur laissent penser que, bien loin de relever unanimement du paradigme dominant du néolibéralisme selon lequel les personnes ne seraient mues que par leurs intérêts individuels et la recherche du profit, de nombreux éleveurs semblent bâtir leur relation aux animaux sur des notions de responsabilité, d'engagement et de réciprocité »⁵. La nature économique n'est pas le seul justificatif du métier. Etre éleveur, c'est aussi et surtout aimer ses bêtes.

Il suffit de sonder la conception de l'animal de beaucoup d'éleveurs, enracinée dans le vivre-ensemble, pour le comprendre. L'animal des éleveurs n'est toujours pas celui de la zootechnie. La recherche de Jocelyne Porcher et de Vinciane Despret⁶ auprès d'éleveurs de bovins s'avère de ce point de vue riche d'une mise en valeur d'un autre discours. L'animal est un sujet vivant, communicatif, intelligent et aimant. Les vaches ne se ressemblent pas, elles ont des individualités propres, qui apparaissent dans la relation de travail avec l'éleveur. Elles sont intelligentes et comprennent les humains de manière parfois incompréhensible. « Je me suis rendu compte d'une chose, c'est que ce n'est pas si con que l'on croit un animal, ça sait à un moment donné où est son intérêt, et ça sait que son intérêt passe d'abord par vous faire plaisir. »⁷ Elles manifestent leur volonté. L'animal des éleveurs ne semble finalement pas si différent de l'homme. Car l'élevage, c'est vivre avec et pas seulement à côté des animaux. L'éleveur écoute même l'animal qu'il fait parler. Et c'est une relation privilégiée, une relation de travail installée dans la durée lui permettant de développer une connaissance et une compréhension de l'animal fondée sur le savoir-observer et le vivre-ensemble, qui lui permet d'accorder ces compétences aux bêtes et leur permet de partager un monde commun, voire même de s'aimer.

Ces observations vont ainsi à l'encontre de l'hypothèse de l'animal-machine imposée par l'industrialisation des activités d'élevage. Les éleveurs doivent vivre de leur travail mais « être éleveur, c'est aimer son métier, c'est aimer ses bêtes »⁸. Le lien communicatif et affectif qui unit certains éleveurs et leurs bêtes s'oppose à une vision du métier fondée sur l'unique rationalité économique. « Même si l'agriculteur devient un gestionnaire, il reste un côté magique à travailler avec du vivant. Ça m'arrive d'avoir des larmes aux yeux de bonheur ou de tristesse. Quand un veau naît, par exemple. Je dis toujours que la terre rejoint le ciel quand un veau naît. Et là, on sait pourquoi on fait tout ça. Il n'y a plus aucune dimension économique à ce moment-là. »

Mais c'est précisément ce lien entre l'éleveur et l'animal que les systèmes d'élevage industriels ou intensifs mettent à mal. C'est pourtant là que semble

⁵ Idem.

⁶ Despret V., Porcher J., (2007) *Etre bête*, Arles, Actes Sud.

⁷ Ibidem, p. 57.

⁸ Dockès A.-C., Kling-Eveillard F., (2005) « Les éleveurs de bovins nous parlent de leur métier et de leurs animaux », *Fourrages*, 184, p. 523. URL :

<http://www.afpf-asso.org/index/action/page/id/33/title/Les-articles/article/1599>

résider le plaisir du travail pour de nombreux éleveurs. Certes, il convient de noter que l'élevage en milieu rural ne se résume pas aux exploitations industrielles et intensives. Certains ont gardé la maîtrise de leur système de production mais nombreux se voient tout de même contraints d'augmenter leur cheptel pour maintenir leurs revenus et répondre aux exigences de rentabilité. « Un fermier quoi n'agrandit pas, c'est un fermier qui recule. Mais je ne dis pas pour ça qu'il faut devenir des industries comme certains. Mais il faut le minimum pour vivre et pour payer ses dettes. (...) Si, par exemple, on était resté avec le nombre de bêtes de mon beau-père, une centaine, je suis sûre qu'aujourd'hui on aurait plus su faire face. » Or, même des changements plus minimes ont leurs conséquences sur le travail avec les bêtes. La mécanisation réduit progressivement le contact avec l'animal, l'augmentation du nombre de bêtes diminue les rapports individualisés, la diversification des activités restreint le temps passé avec les bêtes, temps jugé improductif par les zootechniciens de la rentabilité.

Une position douloureuse ?

Cela n'est pas sans conséquence sur les éleveurs, des humains trop peu pris en compte dans le dictat de la rentabilité et du profit. Certes certains s'accommodent de ces changements. Mais d'autres, dont nous voulons nous faire les porte-paroles, souffrent de la situation. La difficulté de concilier rapport affectif aux bêtes et nécessité de rendement imposé laisse place à la frustration pour ceux qui partagent une conception du métier basée sur le vivre-ensemble.

Ainsi, nous l'avons vu, le travail d'éleveur, ce n'est pas que produire. Travailler sert à créer des liens avec les animaux, mais aussi avec d'autres éleveurs, consommateurs, concitoyens. Et l'industrialisation de l'élevage tend à effriter, voire briser ces liens. Celui avec l'animal, largement développé ici. Mais aussi celui avec les autres hommes du métier, marqué par un rapport concurrentiel omniprésent. Et celui avec des concitoyens posant un regard critique et accusateur sur des éleveurs eux-mêmes parfois en proie à de douloureux dilemmes. Face à ces constats, le bon sens voudrait que l'on revienne à des systèmes d'exploitation à visage humain, qui laisserait une place à la relation entre la bête et l'éleveur, donnant un sens au métier de la vie et autorisant la reconnaissance sociale. Mais cela devra sans doute passer par une remise en question de notre propre modèle de consommation, un modèle qui encourage cette production animale intensive. Plus encore, c'est le primat de l'économie sur l'humain qui doit être dénoncé pour que les éleveurs puissent encore véritablement vivre avec leurs bêtes. Car s'il s'agit de s'indigner contre la maltraitance des animaux dans certains contextes d'élevage, il convient aussi de prendre conscience du malaise de certains éleveurs et du rôle prépondérant de notre modèle économique dans ce malaise.

Justine Fourneaux
Chargée d'analyses à l'ACRF

**L'ACRF souhaite que les informations qu'elle publie
soient diffusées et reproduites ;
n'oubliez pas dans ce cas de mentionner la source.**



Avec le soutien de la Fédération
Wallonie-Bruxelles

